

CHAPITRE GÉNÉRAL 2017  
Quatrième conférence

***Aller de l'avant***

Dans le contexte ecclésial, culturel et socio-politique évoqué dans notre conférence précédente, une question pressante se pose à nous : qu'en est-il aujourd'hui de la fidélité et quel est le rôle de la Tradition au cœur des nouveaux défis ? Votre réflexion de chapitre vous incite à aller de l'avant sans perdre vos références inspiratrices.

Les sociologues et anthropologues ont coutume de dire que les femmes sont les garantes des valeurs de la culture et de la spiritualité d'un peuple. Elles sont les responsables de transmettre les traditions, comme premières pédagogues et accompagnatrices de leurs enfants au long de toute leur vie. Mais cette vision pourrait nous laisser croire que les femmes, par fonction, seraient conservatrices, alors que les hommes seraient, eux, chargés d'explorer l'inédit.

Il n'en est rien, évidemment. Les femmes regardent et construisent l'avenir avec et pour leurs enfants, alors que, bien souvent, ce que nous avons appelé plus haut l'égoïsme masculin tend, par peur, au conservatisme. Le dilemme est donc d'unir Tradition et audace de la nouveauté sans les opposer naïvement.

Quand les saintes femmes décidèrent d'aller au tombeau, leur intention et leur initiative furent inspirées par la Tradition. D'abord elles observèrent le sabbat, même si elles devaient être bien impatientes. Mais surtout, elles voulaient rendre au cadavre de Jésus les honneurs que la Tradition impose.

Pourtant, cette inspiration n'était pas exempte d'audace et d'ouverture à l'imprévu. Sachant que la pierre rendait l'accès au cadavre impossible, elles parient sur l'impossible nouveauté de la résurrection, sans savoir, toutefois, ce que cela pouvait bien signifier. Leur fidélité à la Tradition est la source de leur ouverture à la nouveauté.

C'est ce tandem que j'aimerais contempler avec vous dans cette quatrième réflexion, car aller de l'avant n'a de sens que si l'on sait d'où l'on vient.

**I Rupture de continuité et crise de la Tradition**

Notre époque se caractérise par une perte progressive du sens et même de la simple connaissance de l'Histoire. Nos contemporains souffrent d'un grave complexe d'Adam et d'une ignorance crasse et coupable. On dirait que tout commence aujourd'hui, que le passé n'a jamais existé et qu'en tout cas, il nous est parfaitement inutile. Mais cette ignorance consciente est la cause de bien des maux actuels. Nous revenons sur nos vomissements, comme dit la Bible des cochons.

Nous sommes en train de répéter les erreurs fatales qui nous ont conduits aux deux guerres mondiales. Nous pourrions fort bien, si nous n’y prenons garde, en arriver à justifier les exterminations d’Auschwitz. « Rien n’est jamais acquis », comme dit le poète. On peut parfaitement, comme c’est le cas aujourd’hui, reculer de 100 ans dans les acquis humains : les droits de l’homme, le respect des minorités et des différences, et même la mondialisation. Ce retour en arrière, en prétendant aller de l’avant, s’explique, hélas, par l’ignorance de l’Histoire et la rupture des courroies de transmission de l’humanisme universel.

Mais cette ignorance et cette rupture de continuité s’expriment aussi par une forte tentation conservatrice. Elle consiste à pétrifier une étape de l’Histoire, celle qui convient à nos intérêts et à ceux de notre groupe, pour l’ériger en absolu exclusif. Ce dogmatisme rétrograde est, lui aussi, ignorant, raciste et mortellement particulariste. Le retour des populismes et des nationalismes du passé en sont le signe inquiétant.

La vraie Tradition, au contraire, s’inscrit au cœur du mouvement continu de l’Histoire dans lequel, la sagesse et la créativité s’embrassent comme deux amies inséparables. Il nous faut réapprendre nous-mêmes, et réapprendre aux humains d’aujourd’hui à être héritiers. Transmettons l’expérience du passé en la transformant pour la livrer, recréée et réinventée, aux nouvelles générations.

Quel est donc le secret des femmes de l’évangile pour « aller de l’avant » en fidélité à la Tradition dynamique de leur peuple ? Les évangélistes nous signalent à plusieurs reprises que les femmes « parlaient entre elles », mais aussi qu’elles « racontaient » aux disciples ce qu’elles avaient vu et entendu. Même si leurs compagnons n’accordaient guère de crédit à ces « bavardages de femmes », comme disent les amis d’Emmaüs, ce sont bien elles, en définitive, qui avaient raison.

Le secret est à chercher dans l’art de la narration. Toute la Tradition est construite à partir de témoignages racontés et transmis de génération en génération, après moult ajouts et transformations. La foi s’enracine nécessairement dans la narration, le témoignage vécu. Et c’est justement là que notre époque du « tout au virtuel » se trouve gravement handicapée.

Dans le monde des réseaux en temps réel, on ne contemple jamais que soi-même dans l’immédiat. On perd absolument le sens de la continuité, de la dynamique du temps et de son évolution. Nous sommes attrapés dans la tromperie volontaire de nos *selfies*. Et nous oublions que nous faisons partie d’une vague immense et irrésistible qui nous précède et nous survivra.

Il y a pourtant un bel espace de narration dans notre monde postmoderne et c’est le cinéma. Au-delà du simple, et souvent stupide, divertissement abrutissant, le cinéma est devenu le témoin et le gardien de l’humanité en devenir. Les grands cinéastes vont de l’avant en nous racontant des histoires, sans fars ni détours, des histoires qui nous disent à nous-mêmes, en nous réveillant de nos hypnoses. La foi devrait, comme elle le fait déjà depuis un certain

temps, renouer avec ce discours cinématographique qui fait Tradition, bien souvent à contrecourant, pour nous ouvrir aux risques et opportunités de l'avenir.

## **II La fidélité comme révélatrice de l'espérance inédite**

La perte du sens de l'Histoire et de la Tradition conduit aussi à l'actuel discrédit de la fidélité non seulement dans l'Eglise, mais dans tous les espaces de la société. Que ce soit dans les liens affectifs ou dans les engagements éthiques, professionnels et politiques, la cohérence de la vie avec les engagements proclamés paraît de plus en plus relative. Que pèsent-ils face aux convenances changeantes du sujet, à différents moments de sa vie ? C'est ce dont se lamentait souvent le pape Benoît XVI, en parlant du relativisme galopant dont souffre notre société.

Et pourtant on n'a jamais autant « théâtralisé » les célébrations de pseudo-engagements. Ce n'est plus le contenu, ni les conséquences assumées dans ces engagements, qui importent (leur durée est d'ailleurs souvent dérisoire), mais bien l'apparence et l'image projetée. Le narcissisme éphémère de notre civilisation n'a d'égale que l'immense fragilité des liens humains.

Face à cette profonde crise des fidélités, seul un renouement avec l'action de grâce et la louange seraient capables de ressusciter la mémoire croyante dans le souvenir des merveilles de Dieu. La fidélité, en termes chrétiens, a d'abord à voir avec la fiabilité de Dieu. Ses œuvres dans l'Histoire du Salut, mais surtout dans nos propres histoires personnelles et collectives, sont le socle de nos paris sur l'espérance et de nos choix à long terme.

Beaucoup, aujourd'hui, pensent qu'il ne faut plus choisir, mais jouir dans l'immédiat, avant que ne se produise la grande déflagration annoncée. Tout engagement paraît dérisoire, voire risible, « ringard ». Oserons-nous encore engendrer et, par conséquent, accompagner la vie vulnérable vers son avenir? Cette question vaut tout autant pour les couples que pour notre Vie Consacrée, pour les engagements dans des responsabilités sociales, professionnelles et politiques.

Au contraire, nous sommes plus prompts à réclamer, exiger, revendiquer pour tout et pour rien, en nous érigeant comme juges uniques et péremptoires (souvent implacables et cruels) de toute réalité, tout en nous gardant bien d'y mettre la pointe d'un doigt. Nous-mêmes, ne sommes-nous pas plus enclins à demander, voire à réclamer à Dieu plutôt qu'à nous laisser aller au remerciement gratuit ?

« Aller de l'avant » implique nécessairement de reprendre conscience de ce que nos actes, nos gestes et nos paroles engagent. Que nous le voulions ou non, « nos baisers au loin nous suivent », dit encore le poète. Dans cette reprise de conscience, il est important aussi de renouer avec la durée, le temps, si galvaudé aujourd'hui. La fécondité dépend absolument de la durée. Nous pouvons peut-être satisfaire nos caprices en temps réel, immédiatement.

Mais engendrer exige la durée, dans la patience et l'implication de tout notre être pour ce qui va naître et à quoi nous consentons lentement, en laissant la vie nous surprendre.

La surprise de l'espérance ne tombe pas du ciel. Elle monte de la terre, de nos efforts conjugués et de l'accueil confiant de la grâce. Et dans ce pari de la fidélité, source d'espérance, l'échec et le péché ne sont pas rares. En logique chrétienne, ils ne suffisent pas à rompre l'engagement. Au contraire, dans la miséricorde renouvelée, Jésus nous invite à renaître de l'Esprit. Il me semble que c'est l'intuition sous-jacente à la belle exhortation post-synodale *Amoris laetitia* du pape François, spécialement en ce qui concerne les divorcés remariés.

Aller de l'avant c'est retrouver la confiance en nous-mêmes, en Dieu et dans les autres et, dans cette confiance retrouvée, croire à nouveau en une fidélité possible et nécessaire au-delà de tant de défections constatées ces dernières années.

### **III Faire Tradition**

Souvent, nous identifions Tradition et traditionalisme. Rien de plus faux. Dans notre démarche de vouloir aller de l'avant dans l'obscurité de ces temps, au contraire, la Tradition, et son incarnation dans la fidélité, expriment la cohérence vitale et l'entêtement de la foi. Le croyant qui regarde vers l'horizon de son espérance s'appuie sur cette expérience déjà parcourue par lui-même et les siens, au cœur de son Eglise et de son peuple, avec Dieu.

Contrairement aux dogmes « finis et fermés », la Tradition témoigne de l'inachevé de la foi, de sa dimension mystique, toujours approximative et pourtant vécue au plus profond, toujours en attente impatiente de la surprise de Dieu en aval de l'Histoire.

La dynamique de la foi est nécessairement animée à partir du dialogue entre Tradition et Histoire. Dans ce dialogue, il nous faut reconstruire sans cesse, mais non pas au hasard. Certes, bien souvent, à la lumière des nouveaux défis, de l'inédit de l'Histoire, nous devons mettre en question la Tradition, la recréer à neuf et, en tout cas, la réinterpréter. Mais ce sera toujours dans un dialogue créatif. La Tradition est un projet à jamais inachevé, imparfait et même souvent bancal, ouvert en tout cas. C'est sa raison d'être. Comme révélation communautaire progressive permanente, d'ordre mystique, c'est-à-dire expérientiel, elle nous met sans cesse en garde contre les tentations des dogmatismes figés.

Dans son œuvre magistrale sur l'espérance, le philosophe athée juif et communiste (!) Ernst Bloch parle du « déficit de l'action » comme moteur de l'espérance. En langage croyant, cela même est le sens de la Tradition. En elle s'incarne l'action de l'Esprit et de la communauté au fil du temps. Mais cette action, toujours déficitaire, ouvre la porte à l'espérance, ce que Bloch appelle le « rêve éveillé ».

A la veille d'un chapitre général où vous devrez prendre de grandes décisions qui impliquent votre avenir comme congrégation et pour chacune de ses membres, votre audace (votre rêve éveillé, dirait Bloch) sera à la mesure de votre mémoire et de votre fidélité créative.

En ce moment vous êtes en train de faire Tradition. Vous recevez le cadeau que vous lèguent les sœurs qui vous ont précédées, pour continuer la marche avec leur héritage sous le bras et dans le cœur. Vous y déposerez, à votre tour, tous vos charismes propres, votre « capacité de Dieu », comme disent Saint Jean et Saint Irénée, c'est-à-dire l'intelligence créative de votre foi.

Aller de l'avant c'est tout autant rendre témoignage de votre conviction enracinée dans votre Tradition qu'accueillir, respecter et tirer parti des autres Traditions, notamment et d'abord celles de vos sœurs originaires d'autres cultures, ou d'autres générations.

N'ayez pas peur des chemins qui ne sont pas encore tracés. Ils vous conduisent là où aucun autre chemin connu ne pourrait vous mener. Ne craignez pas « d'ouvrir le chemin en marchant » comme le disent Joan Manuel Serat et Antonio Machado. Mais que cette audace soit guidée par la bonne boussole de la Tradition. Sans elle vous vous perdriez à coup sûr.

Je sais que ce discours n'est pas spontané parmi nous. Il est même un peu suspect. Il est vrai que dans l'euphorie du Concile, nous avons parfois perdu de vue notre passé spirituel. Il n'est pas évident aujourd'hui de refaire Tradition. Nous avons du mal à pénétrer l'austérité des psaumes, par exemple, et nous leur préférons la légèreté anecdotique de textes contemporains sans profondeur, qui nous caressent toujours dans le sens du poil sans nous convertir. Il faut avoir le courage de nous alimenter de nourriture solide, comme dit Saint Paul, et non pas de petit lait pour les nouveau-nés.

Allez à la source qui ne tarit pas : Jésus ! Il nous rassasie pour la longue traversée du désert où nous attendent les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Eux aussi sont assoiffés de cette source qui leur est pourtant inconnue. Soyez exigeantes. Ne vous contentez pas des *fast food* pseudo-spirituelles bon-marché, qui ont cours aujourd'hui parmi tant de religieux et religieuses. Mais elles ne nous nourrissent pas et ne nous préparent pas pour la faim et la soif qui nous attendent parce qu'elles ne vont pas puiser dans nos réserves les plus sûres et profondes.

#### **IV Une démarche pédagogique**

Depuis plusieurs années déjà, je me permets d'insister sur l'urgence de retisser la trame déchirée du peuple de Dieu. Une des raisons de la profonde crise de l'Eglise d'aujourd'hui est à chercher, précisément, dans cette rupture de continuité dont nous parlons depuis un moment.

Je rêve que la Vie Religieuse, et donc votre congrégation, reprenne sa mission de tisserand entre l'institution, aujourd'hui isolée dans ses intransigeances d'un autre âge, et un peuple

croyant, égaré dans le désert de ce monde et en recherche de sens. Cette tâche fut à l'origine de nos fondations, particulièrement pour les congrégations dont la mission se projette *ad gentes*. Aujourd'hui ces « gentes », les païens, ne sont plus en Amazonie ou dans les forêts tropicales de l'Afrique centrale, mais bien parmi nous, dans nos communautés, dans nos villes.

Face à cette exigence de sens, notre Vie Religieuse se situe souvent en porte-à-faux. En effet, nous aussi, sans nous en rendre compte, nous nous sommes séparés des attentes du monde d'aujourd'hui, pour répondre de plus en plus à celles de l'institution ecclésiale. Nous sommes devenus des spécialistes dans les discours que personne ne comprend et, pire, dans lesquels plus personne ne croit, souvent même pas nous-mêmes.

Le thème du Salut, par exemple, tellement récurrent dans nos discours, est l'un de ces sujets sans intérêt, du moins comme nous avons coutume de le présenter. Ciel et enfer ne concernent plus personne aujourd'hui. Ce que nos contemporains attendent de nous, c'est une proposition crédible de bonheur et des espaces de construction du sens. Bonheur et recherche de sens sont les priorités d'un monde en confusion. C'est de ce côté-là qu'il nous faut investir. Le vrai sens du Salut passe d'abord par ces contrées.

Je propose donc un chemin de retour à nos inspirations et charismes fondateurs et, à la fois, de rupture d'avec nos contrats implicites avec les desiderata de l'Eglise institutionnelle. Il faut choisir entre continuer à jouer passivement le rôle de courroie de transmission de la doctrine, ou redevenir tisserands d'avenir du peuple de Dieu déchiré. Etre témoins du statu quo ou communauté de résurrection.

Il s'agit d'un processus de conversion de notre Vie Religieuse, qui commence par le retour aux sources de notre Tradition, comme nous l'avons évoqué plus haut. Ainsi reconnectés avec ce qui est nôtre et nous donne vie en profondeur, il nous faudra alors apprendre à interroger, aussi bien l'Eglise que le monde, et à nous laisser interroger par toutes les nouvelles questions qui fument de partout.

Cette interrogation réciproque nous conduira alors à réapprendre l'art du conteur, la narration-parabole féconde et créative, dont nous avons parlé plus haut. Cette tâche commence dans nos propres communautés, entre nous. Osons-nous nous raconter des histoires les unes aux autres, ces belles histoires de notre foi et de notre suite de Jésus Christ au jour le jour ? Eteignons pour un moment nos téléviseurs et nos ordinateurs, pour nous exercer à la recherche de sens et de bonheur que Jésus nous propose dans son Evangile.

Ensuite, il nous faudra avoir le courage de la critique et de l'autocritique. Dans notre Eglise de « langue de bois », la critique n'est pas bien vue. Il faut souvent adopter le langage « correct » même si nous n'y croyons pas, ou plus. Le temps est venu d'abandonner cette habitude néfaste qui consiste à protéger toujours l'Eglise, même au prix de la vérité ou de la morale. Ce fut trop longtemps le cas dans le drame de la pédophilie, ou des dérives financières. Jésus, dans toute sa miséricorde, était extrêmement critique avec ce qu'il

appelait l'hypocrisie. Dans ce monde hypercritique, pas toujours à bon escient d'ailleurs, une religieuse seulement « conforme » ne sera pas crue ni accueillie.

Sur ce chemin que j'appelle pédagogique, nous pourrons alors nous consacrer à la transformation, en langage chrétien : la conversion, de nos mentalités, de nos relations et de notre action. Mais cette transformation-conversion ne se fera que si elle s'inscrit dans le continu du processus que nous venons de parcourir : Retour aux sources, interrogation d'une curiosité spirituelle et humaine universelle, l'exercice de l'art du conteur de paraboles, apprenant le devoir de la critique et de l'autocritique au service de la création et de la nouveauté.

Depuis l'avènement du jazz et d'autres formes de créations artistiques, nous apprécions beaucoup le don d'improviser. Dieu lui-même est un merveilleux improvisateur quand, dans une création et une Histoire inachevées, il réinvente constamment son œuvre pour la rendre viable après chaque impasse que lui impose l'imprévisible humanité.

Mais cette improvisation n'a rien à voir avec l'amateurisme et le dilettantisme qui marquent si souvent notre travail pastoral. Les grands improvisateurs, au contraire, possèdent entièrement et profondément leur technique, l'affinent et la complètent constamment pour pouvoir en tirer cette imagination créative qui convainc. Dans les grands concertos romantiques, l'auteur prévoyait toujours une parenthèse où le soliste, après que l'orchestre entier se soit tu, commence à improviser à sa guise pour retrouver l'orchestre et la partition écrite au moment qu'il décide, en reprenant le bateau.

Oui, il nous faut improviser la foi, ses langages, ses espaces, ses nuits et ses exigences. Mais nous ne pourrons le faire que si nous sommes aguerris, maîtres de notre technique propre, théologique, mystique, pratique. L'improvisation féconde que votre communauté s'apprête à instaurer lors de ce chapitre, ne sera possible que si vous êtes, chacune et en tant que communauté, à la fois solistes professionnelles et orchestre symphonique accordé et puissant. Les fruits dépendront de la terre où nous avons planté l'arbre et de la fiabilité de celui-ci.

Le scribe de l'Évangile qui tire de son trésor le vieux et le neuf est le paradigme de cette sagesse improvisatrice qui doit nous inspirer. En rester au « vieux » ferait de nous un musée ou un congélateur. Ne nous fier qu'au « neuf » ferait de nous des apprentis sorciers dangereux. Improviser la vie, la foi, la prière et la mission suppose la sagesse audacieuse et la liberté sage du scribe.

Simon Pierre Arnold, OSB